# Cycle « Quitter l’enfance…? »1%20logo%20pellicule%20C%20C%20C

# Cyclone à la Jamaïque

(A High Wind in Jamaïca)

Alexander Mackendrick, Royaume Uni, 1965)

Fiche technique :

Scénario:

Stanley Mann, Ronald Harwood, Denis Cannan, d'après le roman éponyme de Richard Hugues (1929)

Photographie : Douglas Slocombe

Musique : Larry Adler

Montage : Derek York

Production : John Croydon (20th Century Fox)

Distribution:

Anthony Quinn : Chavez, Deborah Baxter : Emily, James Coburn : Zac, Dennis Price : Mathias, Lila Kedrova : Rosa, patronne du Tampico Bar,

Nigel Davenport : Mr Thornton, Isabel Dean : Mme Thornton, Kenneth J. Warren : Capt. Marpole, Ben Carruthers : Alberto, Gert Fröbe : le capitaine hollandais Vandervort du Brunhilde

Dates de sortie : États-Unis 26 mai 1965, France: 25 juillet 1965, ressorti le 6 avril 2011.

Tournage en Jamaïque et aux studios Pinewood près de Londres

Format : 2.35 : 1, Durée : 103 minutes

Critiques et commentaires

Le roman

(…) Richard Hugues est essentiellement connu pour *Cyclone à la Jamaïque* (1929), best-seller mondial dont il a été vendu trois millions d'exemplaires. On s'est beaucoup interrogé sur le sens de cette allégorie où des enfants troublants, précoces, tiennent tête à des pirates, où surtout, la corruption des innocents par les adultes apparaît comme épaissie d'ambiguïté puritaine. Ce continuateur du roman d'action à la Conrad faisait un peu figure d'ermite des lettres anglaises. Dès 1929, Gide écrivait au sujet de son "*Cyclone*": "Étrange livre qui sans doute me ravirait si je pouvais y rattacher davantage à l'auteur, comprendre mieux ce qui lui donna le besoin de l'écrire."

Cent mille exemplaires de *Cyclone à la Jamaïque* sont encore vendus chaque année dans le monde.

Extrait de la nécrologie de Richard Hugues, *Le Monde*, 3 mai 1976

“*Les producteurs ne voyaient le projet que comme une œuvre dans le style de Walt Disney, et ne se rendaient pas compte, par exemple des implications sexuelles, dans les rapports entre les pirates et la jeune fille. Au départ, ils avaient d’ailleurs choisi une enfant de sept ans, ce qui aurait été un désastre, car il fallait qu’elle ait l’âge de la puberté. (…) La seule chose qui m’attriste dans toute cette histoire, c’est qu’il y avait beaucoup de scènes avec les enfants qui étaient parmi les meilleurs choses que j’ai jamais tournées, et qui sont restées sur le plancher de la salle de montage. D’ailleurs, vers la fin du tournage, j’ai souffert d’une hernie discale, un symptôme bien connu quand on a le moral au plus bas, et le médecin m’a plâtré le dos, si bien que j’ai mis en scène couché sur le sol, une position horizontale qui demande des efforts pour affirmer son autorité.”*

Extraits d’un entretien avec Michel Ciment, *Positif,* 7 avril 1990

On reédite *Cyclone à la Jamaïque*. Réalisé en 1965 par le Britannique Alexander Mackendrick, le film restera sans doute, avec *Le Grand Chantage*, tourné en 1957 à Hollywood avec Burt Lancaster et Tony Curtis, le chef-d'œuvre de son auteur.

Adapté d'un roman écrit en 1929 par Richard Arthur Warren Hughes, *Cyclone à la Jamaïque* constitue une nouvelle et originale dimension du film d'aventures maritimes. Les conventions du genre en sont insidieusement détournées pour déboucher sur une réflexion, non dénuée de cruauté, sur l'enfance, l'apprentissage de la vie, la civilisation et l’innocence. (…) Inversant ainsi toute vision manichéenne, *Cyclone à la Jamaïque* complique la relation entre enfance et âge adulte, sauvagerie et civilisation, une relation qui ne peut être dissociée des rapports de classes. Entre gamins de la bourgeoisie britannique et parias de la société, le combat était, il est vrai, inégal.

Jean François Rauger, *Le Monde*, 5 avril 2011

Si les images (signées Douglas Slocombe) sont magnifiques, si un soin constant est apporté aux costumes et aux décors, *Cyclone à la Jamaïque* n'est pas qu'un simple film d'aventures, abordages et poursuites étant même réduits à leur portion congrue. Ce qui intéresse Mackendrick, c'est de toucher avec ce film qui n'est pas sans rappeler *Les Contrebandiers de Moonfleet* quelque chose du mystère de l'enfance. (…) Les parents ont peur de leurs enfants, craignent ce regard magique qu'ils portent sur le monde. Ainsi, la décision de les renvoyer dans la « bonne société » est prise lorsque les plus jeunes se mettent à jouer et à chanter alors que l'on vient de découvrir le corps du vieux Sam sous les décombres de la maison : cette façon d'appréhender la mort leur fait peur et ce qu'ils voient dans leur progéniture c'est un manque de moral, une forme de sauvagerie. Ce qu'ils ne comprennent pas, et que Mackendrick ne cessera par la suite de mettre en exergue, c'est que cette sauvagerie fait totalement partie de l'enfance. Le cinéaste montre que lorsque l'on n'est pas encore "corrompu" par la société, méchanceté, naïveté, pureté et innocence ne font qu’un.

Lorsque Chavez rencontre Emily, il y a un lien immédiat qui se crée entre eux, car ils partagent la même immoralité, le même goût pour la fantaisie et la liberté, les jeux, les travestissements et les mauvais coups. Dès le premier échange de regard, Chavez comprend que ce qu'il a toujours cherché en écumant les mers du sud, en vivant l'aventure, en parcourant les grands espaces sans entraves, en vivant de rapine, c'est son enfance perdue. Mackendrick raconte tout cela sans paroles, juste par des actions, des regards, des gestes magnifiquement observés et délicatement mis en scène. Les adultes du film ne peuvent comprendre ce lien entre Chavez et Emily et tous vont s'évertuer à le détruire. Regarder ainsi l'enfance est trop dérangeant et dangereux pour être accepté par la société dite civilisée.

Comme pour faire écho aux adultes du film, la Fox, paniquée à la lecture du scénario, essaie d'arrêter le tournage du film avant qu'il ne soit trop tard puis, parce que cela leur coûterait une fortune de le faire, embauche Stanley Mann dans l'espoir de le rendre plus acceptable. Les enfants sont ainsi placés à l'arrière-plan au grand désespoir de Mackendrick et, comme si ce n'était pas suffisant, le studio ampute le film d'une vingtaine de minutes à sa sortie. C'est un coup très dur porté à Alexander Mackendrick qui est un cinéaste à la fois perfectionniste et perclus de doutes. Brisé, il ne tournera plus qu'un film *(Comment réussir en amour sans se fatiguer* en 1967*)* avant de prendre sa retraite anticipée. Malgré les agissements de la Fox, *Cyclone à la* *Jamaïque* demeure une œuvre complexe et passionnante que Mackendrick met en scène avec une légèreté, une poésie et une évidence qui laissent pantois. Magistral.

Olivier Bitoun, DvdClassik, 20 octobre 2011

Filmographie sélective d’Alexander Mackendrick (1912-1993) également scénariste, sur 13 films comme réalisateur, de 1949 à 1967:

1949 : *Whisky à gogo ! (Whisky galore),* 1951 : *L’homme au complet blanc (The Man in the White Suit),* 1952 : *La merveilleuse Histoire de Mandy (Mandy)*, 1955 : *Tueurs de dames (The Ladykillers)*, 1957 : *Le grand chantage (Sweet Smell of Success),* **1965 : *Cyclone à la Jamaïque (A High Wind in Jamaica)***

La semaine prochaine : Cycle « Quitter l’enfance…?» 3/3:

***Le fleuve (The River)***

Jean Renoir, 1951 (France, Royaume Uni, Inde, USA)

Mercredi 9 décembre 2015 **-** 20 h